

Vahram ALTOUNIAN, Janine ALTOUNIAN, *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*

Paris, Presses universitaires de France, 2009, 208 p.

Carine Trevisan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/160>
ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009
ISBN : 978-2-8143-0003-3
ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Carine Trevisan, « Vahram ALTOUNIAN, Janine ALTOUNIAN, *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique* », *Questions de communication* [En ligne], 16 | 2009, mis en ligne le 17 janvier 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/160>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Tous droits réservés

Vahram ALTOUNIAN, Janine ALTOUNIAN, Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique

Paris, Presses universitaires de France, 2009, 208 p.

Carine Trevisan

RÉFÉRENCE

Vahram ALTOUNIAN, Janine ALTOUNIAN, *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2009, 208 p.

- 1 Ce livre est co-signé par une vivante et un mort, Janine Altounian et son père Vahram Altounian. Auprès de ce duo, d'autres voix sont convoquées : Krikor Beledian (écrivain, traducteur et maître de conférences à l'Inalco), Jean-François Chiantaretto (psychanalyste, professeur à l'université Paris 13), Régine Waintrater (psychanalyste, maître de conférences à l'université Paris 7-Diderot), Manuela Fraire (psychanalyste), Yolanda Gampel (psychanalyste, professeur à l'université de Tel Aviv), René Kaës (psychanalyste, professeur émérite à l'université Louis-Lumière Lyon 2). Au cœur de l'ouvrage, la reproduction, d'une grande beauté plastique, sur papier glacé, d'un objet donné avant tout à voir dans sa matérialité : un manuscrit rédigé en alphabet arménien transcrivant la langue turque. Les ratures y sont rares, la calligraphie est régulière et mouvementée à la fois, plus proche du dessin que du mot pour un lecteur français. Il s'agit du journal de déportation d'un adolescent qui, lors des faits dont il rend compte (le génocide des Arméniens par les Turcs en 1915), avait environ 14 ans, qui a vécu les marches interminables dans les déserts d'Anatolie, a vu son père mourir sous ses yeux et a dû être séparé de sa mère pour survivre. Le manuscrit s'intitule sobrement : « 10 août

1915, mercredi : tout ce que j'ai enduré, des années 1915 à 1919 ». Ce journal est à l'origine du livre « polyphonique » que sont ces Mémoires du génocide arménien.

- 2 L'ouvrage offre différentes approches, complémentaires, de ce manuscrit qui fait l'effet d'une relique. Il garde la trace d'un geste, non seulement abstrait – celui de témoigner – mais physique. Cet adolescent, dont tous les gestes avaient été consacrés à la survie lors de la déportation, et qui se remémore encore adulte ceux que faisaient sa mère pour confectionner des pains en ces temps de famine, fabrique une trace de ce qui était voué à ne laisser, dans le projet génocidaire, aucune trace. L'ouvrage, et c'est là l'un de ses principaux intérêts, considère en effet ce témoignage tout autant comme un texte à commenter que comme un objet précieux, dont il est comme le sertissage. Nous apprenons que, pendant longtemps, Janine Altounian n'a pas connu l'existence de ce carnet (où était-il caché, conservé ? nous ne le savons pas). Ce n'est que presque dix ans après la mort de son père qu'elle peut « affronter » cet « objet redoutable », ce « legs explosif » et le faire traduire. Le texte de Vahram Altounian est publié en français pour la première fois en 1982 dans la revue *Les Temps modernes*. Il est ensuite reproduit en 1990 dans un essai de Janine Altounian : *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie. Un génocide aux déserts de l'inconscient* (Paris, Éd. Les Belles Lettres). Enfin, dans cette présente édition, presque trente ans donc après sa première parution.
- 3 Cette perpétuelle reprise dit combien ce texte « résiste » et insiste. Il résiste avant tout par la façon qu'il a d'évoquer, dans une langue pauvre, laconique, où tous les affects sont comme gelés, des événements d'une inconcevable brutalité : déportation forcée, pillage des déportés, atteinte aux liens de filiation (on humilie un père ou une mère devant leurs enfants), mépris des rites qui spécifient l'humanité (enterrer ses morts, ne pas les laisser livrés à la dévoration des chiens). Ce qui fait la force troublante du texte de Vahram Altounian, c'est précisément le refus de tout pathétique, comme si, dans le dénuement extrême et le souci de la survie, l'appel à la compassion n'avait plus lieu d'être. L'expression « À quoi bon ? » est ici récurrente.
- 4 Face à l'effet de sidération que produit ce texte glaçant, les auteurs inventent des approches qui permettent de l'accueillir, de ne pas le laisser en suspens. La question est ainsi posée du destinataire de ce texte, rédigé dans la solitude. Vahram Altounian a sans doute pensé, lorsqu'il écrivait ce témoignage, informer ses frères, immigrés en France pendant les événements. Il est également possible de le lire comme un ouvrage destiné à ses descendants, une forme de testament, où cet artisan « humble de la survie » (Régine Waintrater, p. 161) transmettrait non des biens mais un sens de la nécessité, d'où naîtrait un savoir-faire.
- 5 « Héritière » de ce génocide, Janine Altounian porte, presque comme un enfant, le manuscrit de son père et mobilise (comme elle le fait dans tous ses livres) des voix, des pensées, qui peuvent donner résonance à la douleur de ce qui s'est passé là. Ainsi pouvons-nous suivre, grâce à un appareil critique minutieux de Krikor Beledian accompagnant le texte de Vahram Altounian, l'odyssée négative de cet adolescent. Nous pouvons également lire le récit de l'élaboration de ce texte dans le psychisme de sa descendante, dont la temporalité conduit ultimement à ce terme : « Maintenant que tout le monde [les survivants du génocide] est mort » (p. 131). Surtout, les auteurs insistent sur l'importance de l'étayage psychique, non seulement de la traduction du texte paternel (du turc en français, langue du pays d'accueil), mais aussi, par-delà l'acte de piété que constitue sa publication, sur le passage d'une mémoire individuelle à une mémoire collective, celle notamment de tous les orphelins de l'Histoire. « Les ancêtres assassinés,

écrit Janine Altounian, ne disposent que de la bouche des vivants pour témoigner de ce qu'ils ont vécu. Les vivants n'existent que par leur fidélité aux ancêtres assassinés qu'ils portent en eux ».

AUTEURS

CARINE TREVISAN

CERILAC, université Paris 7-Diderot
carine.trevisan@univ-paris-diderot.fr